

## 1, 2,3, soleil !

S'il n'y avait pas eu cette émission à la radio, je n'en aurais jamais eu le courage.

Mais ce matin-là, devant la glace de ma salle de bains, essayant tant bien que mal de tartiner de fond de teint la marque bleue auréolée de jaune qui s'affiche sur ma mâchoire comme une preuve évidente de ma culpabilité, j'ai soudain été happée par l'annonce du journaliste. Entre le compte-rendu d'une énième réunion des grands pontes planétaires et une guerre lointaine essaimant des foyers de haine absolument partout, il présenta son invité : « Et maintenant Bernard AUBERT, qui vient nous parler de son livre "Dans l'ombre du père", témoignage tristement banal d'une violence familiale ».

Le temps de m'essuyer les mains et de me tourner vers le poste pour lui couper le sifflet, la voix du Bernard en question était déjà là, pas très assurée au début, répondant aux questions d'abord brièvement, comme à contrecœur, égrenant une enfance face à un père qui ne s'embarrassait pas de discours mais abrégait toute discussion avec sa mère par de grandes baffes sans discernement. Les enfants figés à leur place, un peu comme au jeu "1, 2, 3, soleil" mais sans l'euphorie de la cour, stoppés net dans leurs existences d'enfants, ratatinés, se faisaient minuscules et invisibles, battant en retraite dans leur unique chambre dès qu'ils le pouvaient. Jusqu'au jour où l'aîné, Bernard, qui allait avoir onze ans, pourtant loin d'être frondeur, plutôt timide et fuyant, s'en est pris une, la première. Qu'avait-il fait, il ne sait plus, mais coupable, ça c'est certain et cette culpabilité ne l'a plus quitté.

A 17 ans, il est parti faire un stage en région parisienne. Par chance, il a assez vite été embauché et s'est installé rapidement, arguant de la distance et du manque d'argent pour distendre les visites.

En quelques années il a fait son trou, son refuge, son nid et il a fini par rencontrer Vanessa, une petite blonde pas très vive mais au moins pas excentrique, ça lui allait suffisamment pour envisager une famille qui est arrivée sans tarder, deux garçons. La vie n'était pas facile, c'est sûr, et la fatigue, et la lassitude. Qu'est-ce qui a fait qu'un jour il a levé la main, crachant des mots secs et aussi tranchants que cette main qui tombe sur sa femme, sous les yeux écarquillés des garçons qui ont 4 et 5 ans, début d'un quotidien sans échappatoire...

J'ai éteints le poste. Je me dis que c'est la première fois que je prends un coup au visage, d'habitude, ce sont les avant-bras qui prennent, et le ventre aussi parfois. Les coups qui pleuvent, dans l'abri douillet de notre chambre tout au bout du couloir, puis inmanquablement il me demande pardon, il me prend dans ses bras, me berce, m'embrasse, me dit qu'il ne peut se passer de moi.

Mais hier la porte était mal fermée, et j'ai vu le visage stupéfait de Gaétan, notre fils de 8 ans.

Alors j'ai appelé le numéro de cette assistante sociale que j'ai noté l'autre jour. Je la vois cet après-midi. J'ai peur, j'ai le vertige face à ce que ma parole va pouvoir déclencher. Si j'étais seule, je supporterai, mais le regard de mon fils me hante, je veux qu'il échappe à cette spirale.

Agnès REIGNEAUD